

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy LUISIER

J'ai tué de Mikhaïl Boulgakov

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 283-285

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les Echos proposent...

Mikhaïl Boulgakov,

J'ai tué

Récits traduits du russe par Barbara Nasaroff
Éditions Picquier, 1987

Je connais peu Mikhaïl Boulgakov (Kiev 1891 -Moscou 1940). Sa vie se perd pour moi dans l'obscurité triste et blanche de la Russie d'avant-guerre. Il a vécu cette période tourmentée en homme d'abord, et l'homme a dû y laisser des plumes. Mais l'écrivain a gardé la sienne pour donner une œuvre tout à fait originale.

On connaît surtout de lui *le Maître et Marguerite*. Ce roman déchire le lecteur entre le réalisme dur d'une vie qui devait l'être plus qu'on ne peut l'imaginer, et le rêve, l'imagination qui construit son réel propre. Mais où se trouve le réel sur une terre menée par une utopie dévastatrice ? Mais ici je vais déjà trop loin, car pour Boulgakov il n'est pas question d'une critique directe du régime. C'est comme si l'homme se situait au-dessus des couleurs. Ce qui ne va pas sans gêner le lecteur qui a de la peine à le situer dans une pensée politique. Boulgakov est surtout poète.

Depuis le début de cette année, en se promenant parmi les ouvrages d'une librairie, on peut tomber sur un recueil de récits de Boulgakov, inédits jusqu'alors. Il s'intitule *J'ai tué* ; c'est le titre d'un des récits, certainement pas le plus attachant, mais qui pose le décor de l'ensemble. Alors qu'en Russie s'installe la paix bolchevique, les guerres civiles prennent droit de cité sur l'Ukraine, ballottée entre les rouges, les blancs impériaux et les nationalistes,

les plus affreux. Dans une marée de fer et de neiges sanglantes, les hommes essaient de dérouler leur vie sur le quotidien et d'avancer... Les thèmes sont assez universels — comme la guerre — mais la façon de Boulgakov leur donne un sceau tout à fait original de simplicité sans parti pris (et Dieu sait si ce n'était pas facile). Dans *Le feu du khan Tougaï*, le premier des six récits, le prince Tougaï-Beg parcourt, incognito au milieu de la foule des visiteurs, les vastes couloirs de son château devenu musée national, et le lecteur marche avec lui. Marcher avec, c'est peut-être à mon avis le trait le plus caractéristique de la manière de Boulgakov. L'auteur en effet fait une large place à son lecteur et celui-ci doit occuper ce vide pour que le récit déploie toute son intensité.

Psaume est peut-être la perle du livre. Neuf pages. L'introduction de l'éditeur ou de la traductrice nous situe la scène dans les appartements communautaires de Moscou. Nouveau mode de vie, ils étaient la cible favorite des écrivains satiriques des années vingt. Mais Boulgakov traite son sujet de façon si spéciale que l'on a l'impression d'habiter soi-même cet HLM communiste.

C'est au lecteur de déployer son tableau à partir des quelques touches que lui donne l'auteur. Pas de décor si ce n'est une porte qui grince, l'eau qui bout sur le gaz, un cône de lumière qui éclaire une page de Jérôme K. Jérôme et déjà toute l'ambiance est là.

Pas de visage mais d'abord une petite voix très polie : « Ze peux entrer ? » Ensuite un dialogue tout simple et banal entre deux corps accroupis, un grand et un petit. Puis des mains très blanches et mouillées de lessive : « Il est encore chez vous ! » Pas de morale, si ce n'est la poésie que la petite voix récite avec peine :

*Je m'achèterai des souliers vernis,
Je chanterai un psaume la nuit,
J'aurai aussi un chien à moi,
Vaille que vaille, on s'en sortira.*

Pas de drames, si ce n'est les mains blanches qui pleuraient hier soir derrière la porte : « Bientôt mon mari reviendra et nous irons à Petersbourg. » Pas d'histoire d'amour, mais la lumière de la lampe qui regarde de ses mille petits

yeux à travers la fine satinette: «Vous avez des doigts merveilleux, vous auriez dû être pianiste. »

J'ai rarement lu un récit si plein avec si peu de moyen. Rien d'inutile et tout se construit derrière les mots : la vie avec ses drames et ses bonheurs, ses boutons qui lâchent sur le veston, les larmes des jeunes femmes et les sourires des petits garçons. Pas grand-chose et pourtant tout, avec cet air de dire « Vaille que vaille on s'en sortira ».

Guy Luisier